

#HEROSOUESCROC

Jean
DUJARDIN

Mélanie
LAURENT

LE
**RETOUR
DU HÉROS**

Un film de **LAURENT TIRARD**

NOÉMIE MERLANT **CHRISTOPHE MONTENEZ** DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

EVELYNE BLOYE CHRISTIAN BILJEAU AVEC LA PARTICIPATION DE FÉDOR ATKINE UNE COPRODUCTION JD PROD LES FILMS SUR MESURE STUDIOCANAL FRANCE 3 CINEMA NEXUS FACTORY UMEDIA CV PROD AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINE+ FRANCE TÉLÉVISIONS LES ASSOCIATIONS AUPRÈS LA BRANQUE POSTALE IMAGE ET LE FOND IMAGE GUILLAUME SCHEFFMAN AVEC LE MONTAGE YANN MALCOR
MUSIQUE ARRANGÉE MATHIEU LAMBOLEY DÉCORIS FRANÇOISE DUPERTUIS DÉCOR COSTUMES PIERRE-JEAN LARROQUE MAQUILLAGE MATHILDE JOSSET MÉLANIE QUEYREL CARRENO COIFFURE CÉDRIC KERGUILLIC KAY PHILLIPS BORIS GARCIA SON ÉRIC DEVLDER ALEXANDRE ESCOFFIER THOMAS GAUDEN PRODUIT ASSISTANT MISE EN SCÈNE ALAN CORNO SCÉNARIO MAGALI FRATER ESCRIT JULIE DAVID AVEC CHARLES ZEMER
DIRECTION DE PRODUCTION PATRICE ARRAT POST PRODUCTION ABRAHAM GOLDBLAT NICOLAS BONNET SCÉNARIO DE LAURENT TIRARD ET GREGOIRE VIGNERON PRODUIT PAR MARC DUJARDIN ET OLIVIA LAGACHE RÉALISÉ PAR LAURENT TIRARD JD PROD LES FILMS SUR MESURE NEXUS UMEDIA CANAL+ CINE+ FRANCE TÉLÉVISIONS STUDIOCANAL



Jean DUJARDIN

Mélanie LAURENT

LE RETOUR DU HÉROS

UN FILM DE
Laurent TIRARD

Noémie MERLANT

Christophe MONTENEZ
DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

Scénario
Laurent Tirard & Grégoire Vigneron
Producteurs
JD PROD ET LES FILMS SUR MESURE

AU CINÉMA LE 14 FÉVRIER

Durée : 1H30

DISTRIBUTION
CINEART
72/74 Rue de Namur
1000 Bruxelles
Tel : +32 2 245.87.00
www.cineart.be

PRESSE
MARIE-FRANCE DUPAGNE
Tel : +32 477 62 67 70
mariefrance.dupagne@skynet.be

LE RETOUR DU HÉROS

SYNOPSIS

Elle est droite, sérieuse et honnête. Il est lâche, fourbe et sans scrupules. Elle le déteste. Il la méprise. Mais en faisant de lui un héros d'opérette, elle est devenue, malgré elle, responsable d'une imposture qui va très vite la dépasser...

Elisabeth is rechtschapen, serieus en eerlijk. Kaptein Neuville is laf, achterbaks en gewetenloos. Zij kan hem niet uitstaan. Hij minacht haar. Maar door van hem een operette held te maken, creëert ze, zichzelf ten spijt, een oplichterij die al snel niet meer te overzien is...





Entretien avec

Laurent TIRARD

« **Le retour du héros** » est un film en costumes, une comédie d'aventure qui emprunte à un genre que le cinéma français a beaucoup pratiqué et souvent avec bonheur dans le passé, mais que l'on ne voit plus guère... Pourquoi avez-vous eu l'envie d'y revenir ?

Patrice Leconte me disait récemment qu'un journaliste lui avait demandé pourquoi plus personne ne faisait de films comme « Ridicule », qui a aujourd'hui 20 ans. Je suis d'accord avec ce constat, et c'était sans doute une des raisons pour lesquelles je voulais faire ce film : parce que plus personne n'en fait, et qu'en tant que spectateur, ça me manque. Clouzot (le cinéaste, pas l'inspecteur), disait du réalisateur qu'il est le premier spectateur de son film. Et je pense que ma motivation profonde, quand je m'attaque à un projet, est de faire le film que j'aimerais voir mais que je ne trouve pas au cinéma. Les films en costumes, et surtout les comédies d'aventure, comme celles de Rappeneau ou de De Broca, ont fait le bonheur de générations entières de spectateurs, et ont contribué à mon envie de faire du cinéma. Je ne comprends pas pourquoi elles ont disparu des écrans. Ce qui est sûr, c'est que nous avons eu beaucoup de mal à monter « Le retour du héros ». Quand nous sommes allés voir les chaînes de télévision et les financiers, ils nous disaient que le public ne voulait plus voir ce genre de films. C'est un constat qui me laisse sceptique, même si je vois bien que le paysage cinématographique français actuel est surtout rempli de comédies sur des sujets de société très contemporains, avec une approche très "réaliste", très terre-à-terre, dans lesquelles l'aspect visuel est généralement relégué au second plan. C'est comme si, au nom d'un supposé modernisme, on ne pouvait parler de problématiques contemporaines qu'en montrant le quotidien. Comme si on pensait que le spectateur n'était pas capable, ou n'avait pas envie, de prendre de la distance avec la réalité. Est-ce vraiment le reflet du goût du public, ou une décision financière (parce que les films en costumes coûtent cher) ? Je ne sais pas. Moi, en tout cas, je suis plutôt défenseur d'un certain classicisme, sur la forme en tout cas, et donc d'une certaine élégance visuelle, ce qui n'empêche pas d'être moderne sur le fond.

Mais j'imagine que l'idée du « Retour du héros » n'était pas uniquement liée à cette envie de remise au goût du jour ?

Non, bien entendu... Le processus de création reste quelque chose de très mystérieux et on ne sait jamais d'où vient une idée, pourquoi elle surgit à ce moment-là... Même si j'évite autant que possible de verser dans l'auto-analyse (par peur d'être tellement conscient de ce que je fais que ça finisse par m'inhiber), je vois bien qu'il y a des thèmes qui me sont chers et qui reviennent sans arrêt : l'imagination, la création, le mensonge, l'imposture... Ce n'est jamais conscient au début du projet, mais quand je vois le film terminé, ça me saute aux yeux ! Si l'on compare « Le retour du héros » à mon premier film, « Mensonges et trahisons et plus si affinités », par exemple, la ressemblance est frappante. On pourrait presque dire que c'est le même film, avec un déguisement différent. D'ailleurs je pense qu'au fond, la seule chose que je choisis vraiment de façon consciente, quand je fais un film c'est le déguisement. Je crois faire un film sur Molière, mais en fait, je fais un film sur mes propres questionnements d'auteur, en me cachant derrière la statue de Molière. Je crois adapter "Le petit Nicolas", mais en fait, je parle de ma propre enfance, en l'enfouissant dans l'univers de Sempé et Goscinny. C'est comme si j'avais un grand placard rempli de déguisements, et qu'à chaque fois je les passais en revue en me disant "lequel n'ai-je pas encore utilisé ? Et lequel est le plus adapté, cette fois-ci ?" Pour "Le retour du héros", il y avait deux univers qui me plaisaient particulièrement : celui de Jane Austen, avec son élégance, son raffinement, et ses personnages enfermés dans le carcan des codes de leur société, et celui des comédies d'aventures françaises, avec leur énergie, leur côté virevoltant et leur goût prononcé pour les personnages de canailles. Je me suis dit que le mélange des deux créerait un choc des cultures assez explosif...

Ce qui est intéressant dans "Le retour du héros", (et c'était déjà le cas dans « Astérix et Obélix au service de sa majesté » mais aussi dans « Le petit Nicolas » ou Molière »), c'est que vous parvenez à faire un film d'époque qui résonne de manière extrêmement actuelle par les thèmes qu'il aborde : la quête

de l'argent, les parvenus, l'ambition sociale par le mensonge...

Tout d'abord, je crois qu'il faudrait distinguer "film d'époque" et "film en costumes". Le film d'époque, pour moi, c'est un film qui cherche à décrire de façon fidèle la vie d'un personnage réel, à reconstituer un fait historique, ou à nous montrer comment on vivait à une époque précise. La notion de reconstitution et de fidélité à la vérité historique (si une telle chose existe vraiment) y est très importante. Un film en costumes, en revanche, c'est un film qui utilise les costumes comme un déguisement, et qui se sert de l'époque pour mieux parler d'aujourd'hui. C'est peut-être un moyen plus subtil de faire réfléchir au monde dans lequel nous vivons. De ce point de vue-là, par exemple, le "Marie-Antoinette" de Sofia Coppola n'était pas un film d'époque. C'était un film en costumes, dans lequel elle a utilisé un personnage historique, et le décor de la cour, pour parler de la solitude de sa propre jeunesse dorée à Beverly Hills. "Le retour du héros" rentre lui aussi dans la catégorie des films en costumes, et il est assez troublant de voir combien la réinvention de sa propre vie - qui est le sujet central du film - est au cœur de notre société actuelle. Les réseaux sociaux nous permettent aujourd'hui de magnifier notre existence et de nous auto-proclamer héros de notre propre vie, de façon totalement virtuelle. Nous sommes tous un peu des imposteurs, aujourd'hui ! En tout cas la technologie nous en donne les moyens de le devenir, et beaucoup en profite, parfois s'en sans rendre compte... Mais l'art de réinventer sa vie ne date pas pour autant d'aujourd'hui. Et pour la petite histoire, il faut savoir que Jane Austen, qui était fille de pasteur, et à laquelle on n'a jamais connu de liaison amoureuse, s'était fait faire de faux certificats de mariages, avec des hommes apparemment tout droit sortis de son imagination, que l'on n'a découverts qu'après sa mort !

L'époque du film est aussi celle de la fin du règne de Bonaparte et du cycle révolutionnaire durant lequel la bourgeoisie s'est imposée au prix parfois de manœuvres et d'abus. Là aussi, cela permet de faire le lien avec notre 21e siècle tourmenté...

Oui, c'est toujours assez jubilatoire d'utiliser l'époque pour faire des clin d'oeil aux dysfonctionnements du monde contemporain. Comme l'arnaque "pyramidale" que Neuville met au point dans le film, et qui est une référence directe à l'affaire Madoff et à son système financier frauduleux. Ou encore la scène de négociation entre Elisabeth et Neuville, qui fait écho au problème de l'égalité des salaires entre les hommes et les femmes. Et même le célibat d'Elisabeth, qui est un célibat par choix, pas par dépit, comme cela arrive beaucoup aujourd'hui.

Les dialogues sonnent très moderne mais ne paraissent pourtant pas décalés par rapport à la manière dont on s'exprimait à l'époque...

C'est toujours une question de feeling. Quand nous avons écrit « Molière », nous nous sommes imprégnés de la façon dont il écrivait ses pièces tout en nous éloignant d'un côté théâtral qui aurait été un vrai repoussoir. La difficulté était de trouver un ton qui rappelle la musique du langage de Molière mais qui sonne juste à une oreille contemporaine. C'est pareil avec « Le retour du héros » : puisqu'il ne s'agissait pas d'une reconstitution historique, il fallait retrouver le charme de cette époque-là, tout en pensant au public du 21e siècle. Nous avons beaucoup pensé à cela dans l'écriture des dialogues, et particulièrement avec le personnage d'Elisabeth, joué par Mélanie. Nous voulions la rendre moderne, déjà à son époque... On connaît la condition des femmes au 19e siècle, et pourtant, elle s'autorise beaucoup de libertés pour s'affranchir du carcan dans lequel on veut l'enfermer. C'est quelqu'un qui passe à l'action, et jusque dans ses mots, il fallait marquer la différence entre elle et sa famille ou son entourage.

Pourquoi avoir choisi cette époque-là de l'Histoire ?

Le 19e siècle, c'est la période romanesque et romantique par excellence. Donc une époque idéale pour une comédie d'aventure qui est aussi une comédie romantique. Mais si j'avais dû tourner le film en anglais, je pense que j'en aurais fait un western ! D'ailleurs quand je le regarde, j'y vois des références très nettes : au début,

quand Elizabeth marche dans le hall du château et que Neuville arrive à cheval, c’est « La prisonnière du désert », l’image même de l’appel de l’aventure, les grands espaces… Quand Pauline raconte les exploits de son héros à l’assemblée, dans son salon, il y a un parfum d’"Autant en Emporte le vent", et quand Neuville sort de la diligence, on est chez Sergio Leone ! De même, la charge des cosaques à la fin est totalement inspirée de « Mon nom est personne »…

De quelle manière avez-vous travaillé sur les décors justement puisque vous avez notamment tourné dans des lieux marqués par l’Histoire ?

Tout d’abord, j’ai la chance de travailler avec une excellente chef déco, (Françoise Dupertuis), et un excellent chef costumier, (Pierre-Jean Larroque). Nous avons beaucoup discuté avant le tournage. Je leur ai fait part de ma vision des choses et eux ont apporté la parfaite maîtrise de leur art respectif. Nous travaillons ensemble depuis « Molière » et tous deux connaissent mon point de vue sur les films en costumes : il faut que ça fasse vrai, que l’on ressent le parfum de l’époque mais je ne m’attache pas à la réalité historique absolue…

Dans « Le retour du héros », les robes de Mélanie Laurent ou l’uniforme rouge flamboyant de Jean Dujardin ont été recrées ou inventés ?

Tous les costumes des personnages principaux ont été créés pour le film. Pour le costume militaire du capitaine Neuville que vous évoquez, je voulais quelque chose de flamboyant. Dans les romans de Jane Austen, les officiers portent toujours cette couleur rouge, qui est celle de l’armée britannique. Ça leur donne une prestance incroyable. Donc j’ai fait de Neuville un hussard rouge, sans me soucier de savoir si c’était exact du point de vue historique. Ce qui comptait pour moi, c’est que lorsque Jean débarque dans cet uniforme, on comprenne immédiatement à qui on a affaire… C’est la même chose pour les robes de Mélanie : Pierre-Jean aime beaucoup travailler à partir de saris et de tissus indiens. La manière dont il les utilise parvient à redonner aux vêtements le parfum de l’époque. Peut-être parce qu’il y a quelque chose d’exotique dans le motif qui nous donne le sentiment que ces tissus viennent de loin…

Je reviens aux décors du film. Vous avez eu la chance de pouvoir tourner dans des châteaux incroyables. L’avantage c’est que ces lieux n’étaient pas à construire, l’inconvénient, c’est qu’ils sont extrêmement protégés et pas toujours adaptés à un tournage…

Ce qui a été très intéressant, c’est que nous avons découvert qu’il y avait beaucoup de ces châteaux, privés généralement, qui ne sont pas en très bon état et la venue d’une équipe de cinéma arrange souvent le propriétaire parce qu’après notre départ et les travaux que nous y effectuons, l’endroit à meilleure mine qu’à notre arrivée ! Il y a aussi les demeures extrêmement bien préservées, où les contraintes effectivement sont nombreuses. Un tournage, c’est lourd en termes de personnes et de matériel et parfois, il nous a presque fallu mettre les patins pour pouvoir travailler ! Personnellement, je trouve que la contrainte est source de créativité et parfois, savoir que l’on ne pourra filmer que dans un axe précis, avec des lumières adaptées permet de réfléchir à des solutions et même d’améliorer la scène. Reste que de tels endroits apportent un cachet incroyable au film… Je pense par exemple au château de Nandy, en Seine et Marne, qui est dans le film la propriété des Beaugrand. Pour la scène de bal, nous avons tourné au château de Grosbois dans le Val de Marne qui est un lieu vraiment magnifiquement préservé… Et puis surtout le magnifique village de Gerberoy, dans l’Oise, qui est un vrai décor de cinéma à lui tout seul.

Venons-en à vos acteurs et avant de parler de chacun d’une manière détaillée, expliquez-nous votre envie de départ quant au couple Elisabeth Beaugrand-Capitaine Neuville, à savoir Mélanie Laurent-Jean Dujardin…

D’abord, tout a commencé avec Jean. Nous nous sommes rencontrés sur "Un homme à la hauteur" et nous avons pris beaucoup de plaisir à travailler ensemble, avec l’envie de remettre ça très vite ! Je lui ai donc parlé d’une idée à laquelle je réfléchissais depuis plusieurs années, trouvant qu’elle lui irait

parfaitement : un personnage à la Belmondo, déboulant dans un univers feutré à la Jane Austen. Quel choc des cultures ! Jean a été emballé. Le film a donc été écrit pour lui, et le personnage a d’autant plus été taillé sur mesure que Jean a pu, dès le début, participer à son élaboration. Quand il s’est agi de choisir Elisabeth, c’était plus compliqué. Sans doute parce que, inconsciemment, c’est le personnage qui était censé me représenter dans le film. C’est à elle que je m’identifie : quelqu’un d’introverti mais avec un monde intérieur très riche, qui va se trouver confrontée à la créature qu’elle a inventée et qui la dépasse… Bref, sans vouloir citer Flaubert, on peut dire qu’Elisabeth, c’est moi ! Le choix de la comédienne n’était donc pas évident et celui de Mélanie non plus car elle n’avait jamais fait de comédie.

C’était une sorte de pari ?

Oui, et j’aime ça ! L’évidence a toujours quelque chose de rassurant mais il n’y a rien de plus jubilatoire que la prise de risque… Aller chercher Mélanie était un pari, mais au final, c’était une super idée ! Et au-delà du plaisir qu’aura le spectateur de voir pour la première fois ce couple à l’écran (et c’est un facteur important pour une comédie romantique), il y aura aussi cette révélation de Mélanie dans un registre qu’on ne lui connaissait pas.

Avec d’ailleurs des capacités innées pour la comédie, notamment le rythme que cela impose…

Absolument et cela nous a surpris tous les deux. Quand nous nous sommes rencontrés la première fois, j’ai vite vu quelqu’un d’extrêmement drôle, au naturel, et qui pourtant n’avait quasiment fait que des rôles dramatiques ou romantiques ! Elle m’a tout de suite avoué qu’elle était terrifié à l’idée de s’essayer à la comédie, mais qu’en même temps, elle en avait très très envie. Comme tous les acteurs, elle a envie de challenges et nous avons décidé de nous faire confiance mutuellement. Je me souviens qu’à la fin de la première semaine de tournage, Mélanie est venue me voir en me disant que c’était épuisant la comédie ! Elle ne se rendait pas compte de l’aspect incroyablement physique que cela impliquait, de l’énergie consommée par le besoin de suivre le rythme. Mais comme c’est une grosse bosseuse, elle a adoré ça ! **Jean Dujardin lui est plus coutumier de la comédie mais ce qui est remarquable ici, c’est votre capacité commune à ne jamais le faire sur-jouer, dans un personnage qui aurait pu verser dans l’excès…**

Jean a une capacité incroyable pour le jeu physique, qui fait de lui le Belmondo des années 2000, et il a également cette auto-dérision et ce charme, qui le rendent attachant en toute circonstance, même quand son personnage est un escroc, un imposteur, ou même un imbécile, comme dans « OSS 117 ». Mais pour « Le retour du héros », nous ne voulions pas tomber dans la parodie. Le personnage de Neuville devait nous faire rire une bonne partie du film, et à la fin nous faire prendre conscience que « ah oui, en fait il n’était pas que cela… » C’est une constante de mes films : tous les personnages doivent être attachants. On doit pouvoir avoir de l’empathie pour eux, et quoi qu’ils fassent, ont doit pouvoir les racheter à la fin. C’est pareil avec le capitaine Neuville : c’est un escroc sans scrupules qui nous fait jubiler, (car dans le fond, on rêverait tous d’être aussi transgressif que lui), mais au bout du compte, on a de l’affection pour lui. Ca c’est très important : une comédie n’est pas complète si on ne fait que rire. Pour être vraiment réussie, il faut qu’elle véhicule aussi de l’émotion…

A quel moment vous êtes-vous rendu compte que ce couple que vous aviez imaginé sur le papier fonctionnait formidablement dans la réalité ?

Véritablement sur le tournage car en amont, nous n’avons fait que quelques lectures « à plat », c’est-à-dire sans que les acteurs rentrent vraiment dans leurs personnages. Et là, très vite, dès le 2e jour, j’ai vu que ça fonctionnait entre elle et Jean ! C’était pour la scène où Neuville revient après sa longue absence, à l’état de clochard et où Elisabeth le reconnaît et lui raconte ce qu’elle a fait en son absence… Nous avons passé la journée à tourner ce moment important du film et l’alchimie entre eux était évidente…

Il faut aussi souligner la performance de Noémie Merlant et Christophe Montenez dans les rôles de Pauline de Beaugrand et de Nicolas son mari « par défaut ». Deux jeunes comédiens



qui campent des personnages secondaires mais essentiels à l’intrigue…

Absolument et pour jouer ces personnages, face aux deux acteurs stars de l’affiche, je voulais trouver des visages qui soient des révélations. C’est tout à fait le cas, puisque Christophe vient de la Comédie Française et il n’avait jamais tourné pour le cinéma avant ! Noémie elle est déjà plus connue sur grand écran, on l’a vue dans « La crème de la crème », « Un moment d’égarement » et « Le ciel attendra » pour lequel elle a été nommée au César du meilleur espoir féminin. J’aime énormément cette idée de révéler des talents, comme c’était le cas, par exemple, d’Alice Taglioni, que le public a découvert grâce à "Mensonges et trahisons".

C’est un principe que vous appliquez pour tout votre casting. Des comédiens connus comme Evelyne Buyle, Féodor Atkine ou Laurent Bateau, on croise aussi des gueules inédites épâtantes !

Oui et ça ramène à une belle tradition du second rôle dans le cinéma français que l’on a un peu perdu et c’est bien dommage. Cela vient en partie du fait que les chaînes de télé ou ceux qui financent les films ont besoin d’être rassurés et demandent à ce que l’on choisisse des comédiens plus connus, même pour ces personnages-là… Or, je crois moi que le spectateur prend un vrai plaisir à voir des comédiens dont il connaît peut-être le visage mais pas forcément le nom et qui, pour les deux minutes où ils apparaissent à l’écran, campent parfaitement leur rôle… Les anglo-saxons appellent ça le « supporting cast » et c’est vraiment ça : des acteurs qui soutiennent le film…

Un mot aussi de la musique du « Retour du héros », là aussi assez surprenante. Elle est à la fois lyrique, ample mais sans submerger l’intrigue ou la surligner…

L’évidence ou la facilité aurait été de composer une musique

classique, qui corresponde à l’époque où se déroule le film. Mais comme je vous le disais, quand j’ai écrit le film, j’avais des images de western qui me venaient en tête ! En écrivant le scénario, j’écoutais du Ennio Morricone et c’est vers cela que j’ai aiguillé Mathieu Lamboley, le compositeur de la musique du film. On a commencé à travailler très tôt, avant le tournage. Il me faisait venir régulièrement chez lui pour écouter des choses, et un jour, j’ai dit "voilà ! C’est ça le thème du film !". C’est quelque chose de très rare, de trouver la musique avant même de commencer le film, et ça m’a permis de tourner en ayant déjà en tête une certaine mélodie… Mathieu m’a ainsi accompagné durant toute la fabrication du film, du tournage au montage final, en me proposant une musique qui était un mélange de baroque et de western. Un mélange étonnant mais qui renforce je crois l’originalité et la modernité de l’ensemble, parce qu’il y a un vrai plaisir (que l’on retrouve par exemple chez Tarantino) à mélanger plusieurs genres de cinéma pour créer quelque chose de nouveau.

Puisque vous parlez de plaisir, en avez-vous ressenti vous durant ce tournage assez lourd, ou bien vient-il maintenant au moment où vous devez vous détacher du film ?

Il faut énormément d’inconscience pour se lancer dans l’aventure d’un film. Si on avait conscience de tous les obstacles qu’il allait falloir surmonter, de tous les problèmes qu’il allait falloir gérer, on ne le ferait jamais. Faire un film, c’est avant tout beaucoup, beaucoup de travail. Heureusement, on est porté par un fantasme, qui même dans les moments les plus difficiles, parvient généralement à prendre le dessus. C’est de ce fantasme que vient le plaisir. Malgré la fatigue, malgré les moments de doute, malgré les difficultés de tout ordre, et qui peuvent parfois s’acharner contre le projet, il y a au fond de vous cette petite voix qui vous dit que vous êtes en train de faire quelque chose qui va peut-être faire rêver des milliers ou des millions de gens, les rendre heureux ou même changer leurs vies, et que vous avez beaucoup de chance de faire ce métier incroyable. Le plaisir, je le trouve

dans la fabrication. L'écriture est un processus très solitaire, avec des moments de doute intense au cours desquels, comme le dit mon co-scénariste, Grégoire Vigneron, on descend parfois "dans la vallée du désespoir". Mais c'est aussi là que le fantasme est le plus fort. Le tournage est une étape de concrétisation, où le fantasme est le plus durement confronté à une réalité physique, humaine et matérielle. Mais c'est le moment que je préfère parce que c'est une énergie collective. Et puis la contrainte de temps fait qu'on est obligé d'être dans le moment présent, ce qui, pour un grand angoissé comme moi, est un vrai bonheur. Le reste du monde n'existe plus, les problèmes matériels de la vie quotidienne n'ont plus prise, il n'y a plus que la scène, les acteurs et la caméra. Quand au montage, qui est une troisième écriture du film, c'est un processus plus calme, plus apaisant. Il y a des moments de doute, bien sûr, mais moins profond que pendant l'écriture du scénario, mais il y a aussi la jubilation de trouver des solutions qui permettent de sauver des scènes ou de magnifier des moments. Après, une fois que le film est fini, ce n'est que de l'angoisse. L'angoisse de savoir comment il va être accueilli, chose sur laquelle on n'a, évidemment, aucun contrôle.

Le retour du héros » est votre 4e film en huit ans. Certains ont été de gros succès, d'autres ont moins bien marché ... Quel regard jetez-vous sur cette période de vie très dense ?

Le regard de quelqu'un qui a sérieusement besoin de prendre des vacances ! C'est vrai que les projets se sont enchaînés les uns après les autres, depuis le tout début, d'ailleurs, puisque j'ai tourné 7 films en quinze ans et qu'au milieu de ce parcours, il y a eu l'aventure « Astérix » qui m'a pris trois années... Il y a dans tout cela comme une frénésie qui s'explique par le fait que j'ai eu envie de faire des films dès l'âge de 13 ans. J'en avais 36 quand j'ai tourné le premier, et après, je n'ai pas voulu arrêter. En plus, j'ai à peu près une nouvelle idée de film par mois, que je consigne dans des cahiers. La plupart ne se feront sans doute jamais, mais d'autres en sont déjà au stade du scénario... Il y a deux ans, j'ai rencontré l'écrivain anglais Jonathan Coe, et en discutant, il m'a

demandé : « as-tu le même problème que moi : l'angoisse de ne plus avoir d'idée ? ». Je lui ai répondu que j'avais en fait le souci inverse et que mon angoisse à moi était en fait de savoir si je vivrais assez longtemps pour pouvoir tourner tous les films que j'avais en tête... ! Mais faire des films, ça demande beaucoup d'énergie et de temps. Deux données qui ne sont pas extensibles à l'infini. Donc il faut que j'arrive à me discipliner pour prendre soin de ma monture, si je veux voyager loin... 2018 sera une année de repos et de réflexion. Je vais profiter un peu de la vie, de ma famille, de mes enfants, de mes amis. Et puis je vais faire le tri entre mes dix-huit projets de films, de séries, de dessins animés (et même, depuis récemment, de documentaires), et réfléchir à ce qui est le plus adapté à la période. Le monde du cinéma est en train de vivre une véritable révolution. L'arrivée des Netflix, Amazon, Apple et autres va complètement changer la donne et accélérer un processus de transformation qui est déjà en cours dans la façon dont les spectateurs consomment les films. Nier ce phénomène serait suicidaire, et faire de la résistance me paraît futile. Il faut s'adapter, et voir comment on peut continuer à faire des choses de qualité avec les nouvelles données du marché. C'est à la fois angoissant et très excitant, comme toutes les révolutions.



Entretien avec *Jean* DUJARDIN



A quoi tenait pour vous l'envie de faire ce film : à son sujet ou à l'occasion de retravailler avec Laurent Tirard ?

Aux deux à la fois : nous venions avec Laurent de tourner « Un homme à la hauteur » et ça s'était plutôt bien passé... Il m'a donné rendez-vous dans un restaurant pour me parler d'un autre projet et en 10 minutes, il m'a parlé de l'histoire du « Retour du héros ». J'ai été enthousiasmé et je lui ai dit oui de suite ! Laurent est ensuite parti en écriture avec Grégoire Vigneron et j'étais curieux de voir ce qu'allait donner la bête. J'aime beaucoup la manière dont ils structurent leurs récits. La première version de leur travail m'a déjà semblée très aboutie... Avec Laurent, nous nous parlons peu, nous nous devinons en fait et je sais que nous partageons, non pas une nostalgie, mais un souvenir d'enfance des films de Jean-Paul Rappeneau, de Jean-Paul Belmondo, de Vittorio Gassman. Ces ressorts de comédie nous ont nourris et je crois qu'avec ce film, nous nous sommes offert le plaisir de les remettre au goût du jour...

Comment expliquez-vous justement que ce genre-là ait disparu du grand écran alors que c'était une vraie tradition du cinéma français ?

Tout simplement parce que les modes changent et que d'autres ont pris la place... La comédie française au cinéma s'est ensuite appuyée sur la famille notamment puis a continué d'évoluer avec l'essor de la télé et dernièrement les réseaux sociaux. Je crois qu'aujourd'hui, les spectateurs ont besoin de se sentir très impliqués dans ce qu'on leur raconte. Donc avec tout cela, on a oublié les productions en costumes et même l'idée de pouvoir passer par une autre époque pour dire des choses sur ce que nous vivons actuellement ! C'est exactement ce que nous avions fait avec « OSS 117 »... Alors attention, il ne faut pas rester figé dans le film d'époque. Si l'on n'y met pas de personnage féminin moderne, si l'on ne s'amuse pas avec les travers des hommes et tout ce dont on nous parle en ce moment alors d'accord : ça ne sert à rien ! On serait uniquement dans le prétexte et faire un film en costumes avec de belles robes, de beaux uniformes,

de beaux chevaux et des châteaux, c'est la moindre des choses. Les gens s'en foutent, c'est un truc de cinéophile ! Devant un film comme « Le retour du héros », en tant que spectateur, j'ai envie de me dire : « d'accord, mais qu'est-ce que vous incarnez comme personnage ? Quels sont leurs enjeux ? Et puis allez-y, amusez moi ! » Et dans le film de Laurent, je trouve que la comédie ne se regarde pas faire : elle va vite et on peut y trouver de l'écho avec notre époque parce que les relations homme-femme, c'est inusable... Je sais par exemple pourquoi « Un gars, une fille » a autant marché et marqué : les combinaisons sont multiples. C'est comme « La guerre des Roses »... Et quand en plus on peut s'amuser en tant qu'acteur avec une partenaire comme Mélanie, ça nous fait 1 heure 30 merveilleuse !

Avec d'autres thèmes très modernes comme le paraître, le rapport à l'argent...

Oui, l'obsession de l'image que l'on donne de soi, l'envie de se mettre en avant, d'en « croquer » ! Le film ne cesse de faire des clins d'œil à notre 21e siècle avec entre autres le système Madoff, les parvenus, les courtisans, toutes ces choses qui restent indémodables et pour longtemps je crois !

De quelle manière avez-vous eu envie de construire ce Capitaine Neuville qui réunit à lui seul nombre de ces travers ?

D'abord en me faisant plaisir et c'est souvent par-là que je commence ! Ensuite, j'ai relu certaines choses comme des poèmes de Victor Hugo dont nous nous sommes d'ailleurs servis, par exemple quand Neuville raconte la boucherie de la bataille contre les autrichiens. L'idée du récit de Neuville, j'y ai pensé grâce à un vieux film d'Henry Fonda sorti en 1939, « Sur la piste des Mohawks », dans lequel il revient de la guerre d'indépendance contre les anglais et il raconte l'épouvantable tuerie, juste posé contre un mur... Quelle belle idée ! Et en plus ça nous arrangeait de faire la même chose et de ne pas mettre tout le budget dans une attaque de cavalerie mais au-delà de ça, j'aime faire face à ce que nous impose la contrainte...



D'autant que cette scène de récit dont vous parlez, à la fin du film, est très importante pour la manière dont alors on perçoit Neuville...

Absolument et sur le fond d'ailleurs elle n'a pas vraiment sa place dans une comédie. Ce moment donne du crédit à Neuville, qui apparaît alors comme autre chose qu'un Capitaine d'opérette ! C'était peut-être au départ un militaire de salon, qui n'avait sans doute pas connu la guerre plus que ça. Et puis il l'a rencontrée... Il a connu la peur. Mais moi aussi, nous tous, nous aurions peur... Passer le parapet, enjamber la tranchée et foncer, pour qui ? Pour quoi ? Pour la France, pour l'Empereur, qu'est-ce que c'est que ces conneries ? J'aime beaucoup ce mélange des genres : le film n'est pas qu'une comédie. Il fallait que l'on se surprenne nous-mêmes et c'est ce qui s'est passé. On navigue entre Feydeau et quelque chose de très contemporain : j'aimais l'idée de ce mélange au cœur d'un film en costumes...

Alors justement, le vôtre est plutôt copieux : la barbe, la moustache, l'uniforme rouge sang... Tout cela participe j'imagine au plaisir de ce genre d'histoire ?

Ah bien sûr : la panoplie ! On croise très peu de projets de ce genre donc évidemment que j'y suis allé à fond... La moustache de Neuville fait penser à celle d'Harvey Keitel dans « Les duellistes » : une vraie moustache d'homme, pas celle très fine de « The Artist » ! On est dans les peintures de Murat, encore qu'il était assez féminin dans sa manière de s'habiller. Là, on est dans le mythe du héros, on joue la légende, en essayant des choses sans vraiment savoir si au final ça conviendra. La barbe hirsute par exemple, je l'ai laissée pousser pendant des mois avant de la tailler correctement : c'est ça le cinéma, on ne peut pas tout prévoir... Moi, apriori, je sais que les costumes me vont pas mal, j'aime l'idée de devenir un Capitaine napoléonien, un agent secret, un surfeur blond : ça me fait marrer d'y croire et donc j'y vais... Il y a dans tout cela un lien immédiat très rassurant avec l'enfance et j'aimerais que « Le retour du héros » aide à remettre à la mode ce style de cinéma.

Vous avez également tourné dans des lieux, des châteaux, habités par l'Histoire. C'est une ambiance qui porte une équipe de tournage ?

Oui car cela vous aide à croire à tout : vous n'êtes pas en studio... Vous marchez sur du vrai parquet, à la lumière de vraies bougies et ça rend tout crédible, jusqu'aux figurants. Je les ai beaucoup regardés et jamais ils ne m'ont semblé anachroniques... Ces éléments de vérité m'ont toujours aidé : je me repose dessus, j'aime jouer avec les accessoires, il faut que je touche. Je suis dans un film donc je ne suis pas moi ou alors je redeviens le gamin de 12 ans dans son dimanche après-midi de cinoche... Je crois que c'est un sentiment que toute l'équipe a partagé, Laurent Tirard, Guillaume Schiffman le directeur de la photo, Pierre-Jean Larroque le costumier, avec encore une fois cette contrainte d'un budget qui n'était pas fou et huit semaines de tournage intensif...

Vous montez à cheval, vous dansez dans le film : ces contraintes physiques liées au rôle, vous y avez trouvé du plaisir aussi ?

Ah oui ! Le cheval, j'avais déjà pratiqué dans « Lucky Luke » mais j'arrive aujourd'hui à un certain âge et je suis un peu nostalgique de mon début de carrière. Il y a 15 ans, j'ai donc appris à monter à cheval, j'ai fait du catch pour « OSS 117 » et à un moment, je me suis rendu compte que je n'apprenais plus grand-chose... Il y a chez moi quelque chose de besogneux : j'aime quand les choses sont bien bordées. Là j'ai fait un peu de menuet, un peu de cheval, un peu de maniement d'armes : tout cela fait évidemment partie de mon plaisir et de mon désir d'acteur. J'avoue que ça me manquait un peu...

Ce que vous décrivez correspond aussi à ce que Jean-Paul Belmondo dit de son métier de comédien. Le parallèle entre vous est flagrant par moments dans le film. C'est une filiation que vous assumez mais est-elle pesante parfois ?

Non, pas du tout. Récemment, nous avons déjeuné entre amis à la maison en présence de Jean-Paul. A un moment, il a parlé de Jules Berry avec beaucoup d'admiration dans la voix... J'ai revu des films et il y a clairement du Berry en Belmondo... Admirer

n'est pas imiter. J'admire Jean-Paul, mais jamais je n'ai essayé de l'imiter. La seule chose que je lui vole, (et il a fait la même chose avec Jules Berry !), c'est le plaisir. Ce plaisir canaille, ce plaisir d'enfant qui se voit à l'écran. Le lien entre nous est là-dedans... Nous avons tous eu des pairs dans ce métier : j'ai entendu Vincent Cassel parler de Patrick Dewaere. Moi quand j'étais gamin, j'ai vu un grand s'amuser au cinéma alors que les grands ça doit être responsable : Jean-Paul était parfois totalement irresponsable au cinéma ! Je prends ce qui m'amuse, m'améliore, me fait du bien en sachant que j'ai de la chance de faire ce métier là et de pouvoir donner ça aux gens. Pour ce qui est de Jean-Paul, je ne veux surtout rien louper de ce qu'il peut me donner. J'ai l'exemple de mon père pour certaines choses, mes frères pour d'autres et j'ai Jean-Paul pour ça... Quand je suis allé sur le tournage du film de Scorsese, c'est à lui que j'ai pensé pour me décontracter ! Imaginez ce qu'il a vécu en tournant « Cartouche », « Les mariés de l'an II » pendant 6 mois avec des budgets colossaux : des cours de récré magnifiques. Quelle belle époque ! Attention, je ne me plains pas, ça existe encore, je suis heureux que « Le retour du héros » ai pu trouver son financement et se faire en remplissant sa fonction de comédie populaire, sophistiquée et assumée...

Notre plaisir de spectateur passe aussi par la découverte d'un couple inédit à l'écran, celui que vous formez avec Mélanie Laurent dans le rôle d'Elisabeth Beaugrand... Un vrai pari puisque c'est sa première comédie. Comment l'avez-vous vue s'investir dans ce projet ?

Mélanie est arrivée avec la volonté de se déshabiller de plein de choses et une formidable envie de petite fille : celle de s'amuser, de se déguiser ! J'avais connu ça avec Jocelyn Quivrin sur « 99 Francs » : il arrivait de chez Rohmer et était persuadé qu'il n'y arriverait pas... Dès la première lecture, Mélanie a été très rapide, très efficace avec d'emblée la bonne méthode : jouer la comédie mais ne pas chercher à faire rire, sans jamais chercher l'effet. Ca s'est fait naturellement, simplement en jouant les situations. Nous avons parlé des personnages, j'ai donné quelques conseils mais pas tant que ça car elle était déjà équipée, avec l'instinct de rester constamment dans mon regard. Ca marche comme ça la comédie : soit bien dans mes yeux, je serai dans les tiens et je répondrai à ce que tu me donnes... Mélanie a été une excellente partenaire et notre connivence immédiate. Même au changement de plan, nous restions sur le plateau pour continuer de nous amuser l'un avec l'autre ! Au-delà du plaisir, cela nous a aussi permis de mettre en place le ping-pong entre Elisabeth et Neuville. En fait, nous n'avons jamais eu peur de sortir un peu du texte, de nous permettre quelques sorties de route pour mieux y revenir. Vous savez, les dialogues du film étaient très écrits, pas simple à apprendre et parfois, nous avions du mal à le dire, donc nous avons simplifié les choses ! Dans « Le retour du héros », Mélanie utilise parfaitement ce qu'elle est dans la vie et qu'on ne connaît pas forcément : l'humour, la drôlerie... Elle me disait souvent : « il faut que je sorte de ma zone de confort » et en retour je lui répondais : « alors attaque-moi, c'est à toi de mordre, moi je suis en réaction »... Et elle y est allée franchement car c'est une comédienne incroyable, qui apprend très vite, une véritable éponge au contact des autres. On l'avait déjà un peu vue dans ce registre il y a longtemps avec « Dikkenek » mais je suis persuadé qu'elle va vite y revenir !

Vos deux rôles principaux sont formidables mais vous êtes également entourés de rôles secondaires épatants, jusque dans les acteurs qui ne font presque qu'une apparition à l'écran !

J'adore ça ! Noémie Merlant ou Christophe Montenez sont absolument dingues dans le film mais aussi Jean-Michel Lahmi qui est souvent dans les films de Laurent Tirard, Laurent Bateau avec qui j'avais travaillé sur « OSS 117 »... Je suis toujours très client de mes partenaires, j'y vois comme un alignement des planètes, ce qui me joue parfois des tours parce que je me laisse embarquer et ça me donne envie de rire. Cela dit, si je ne rigole pas sur un tournage, c'est que je n'ai rien à y faire ! Tous ces comédiens ont apporté quelque chose au film, l'ont nourri, comme une troupe peut le faire au théâtre. D'ailleurs, « Le retour du héros » fait partie des rares films qui pourraient être adaptés en pièce, alors que d'habitude c'est plutôt l'inverse qui se produit... J'aime beaucoup cette sensation d'arriver sur un plateau et de découvrir des natures de comédiens, de voir l'énergie très instinctive d'une Noémie Merlant ou d'un Montenez, capables d'aller chercher l'innocence

puis la rage de leurs personnages. Il faut oser, avoir peur quand on fait un film : j'ai eu peur face à un texte parfois ardu, il y a des jours où je me suis senti moins en verve... Certaines prises devaient être faites et refaites à cause des contraintes logistiques et tout l'enjeu était d'être à la fois dans la technique mais aussi dans l'amusement. Après 7 heures de tournage, croyez-moi, ce n'est pas toujours facile de retrouver de la fraîcheur !

De quelle manière parleriez-vous de Laurent Tirard en tant que metteur en scène ?

Il a un gros avantage, c'est qu'il ne doute pas ! Ce n'est pas le genre à se demander des heures où il va mettre sa caméra : il le sait... C'est quelqu'un de très rigoureux, de créatif mais aussi de très sensible. Nous avons toujours réussi à nous deviner et à travailler, à partager, à nous tromper et à gagner ensemble. Et puis Laurent est un metteur en scène qui vous laisse de l'espace : j'avais toute la latitude pour proposer des choses. Il vous fait confiance, il a l'œil et donc quand ça lui plait, il achète ! Michel Hazanavicius est comme ça aussi. Ce sont des réalisateurs qui sont des guides, souvent justes, mais qui vous laissent faire.

Le plaisir évident que vous avez eu à incarner le Capitaine Neuville va sans doute encore en agacer certains, ceux qui trouvent que vos choix d'acteurs ne sont pas raccords avec votre Oscar !

Il n'y a que le temps qui remettra les choses dans l'ordre. En fait, les choses auraient dû être différentes pour que je colle à ce qu'on attendait de moi : que j'incarne la figure de l'oscarisé, que je devienne l'égérie d'un parfum... Eh bien non : on n'est pas obligé ! Je suis sincère dans mes choix, c'est pourquoi je n'ai aucun problème avec le fait qu'on critique mes films, mais pas mes choix ! Quand je fais « Brice de Nice », pour moi c'est une prise de risque ! J'y suis allé avec ma foi, mon absurdité, mon envie... Je le redis : le cinéma, c'est sérieux mais c'est pas grave. Vous savez, je suis très fataliste et très mortel. Je sais que la mort est là, quelque part. J'ai 45 ans et je vais vivre combien de temps encore ? Je n'en sais rien, personne : Après moi, il y en aura d'autres... Je savais que c'était ma tartine et que je devrais la manger deux ou trois ans et que ça passerait. Alors c'est un peu plus long que prévu parce que le dire ne suffit pas : on pense que c'est une posture or, s'il y a bien un acteur qui ne calcule pas, c'est moi ! Jamais je ne me demande ce que les gens ont envie de voir de moi au cinéma. Pourtant, c'est exactement ce qu'on voulait m'imposer ! Vous savez, je n'aurais rien contre tourner avec les frères Dardenne mais le fait est qu'ils ne m'appellent pas ! Personne ne vous attend en fait, ni ici ni aux Etats Unis et personne ne m'a jamais attendu depuis le début, même au Café Théâtre donc je continue à aller chercher des parfums sucrés ou un peu plus âpres, en me baladant dans ce que je ne connais pas. Et parfois, je m'offre une récré : « Brice », « Un homme à la hauteur », « Le retour du héros ». Là, je viens de tourner pour Kervern-Delepine parce que je voulais goûter à leur univers de poètes anarchistes.



Entretien avec
Mélanie LAURENT

Un constat s'impose d'emblée quand on découvre votre performance dans « Le retour du héros », c'est votre don pour la comédie. Or, ce sont quasiment vos débuts dans ce genre-là, plus de 20 ans après le film « Dikkenek »...

D'autant plus que dans « Dikkenek », mon rôle n'était pas vraiment drôle : ce sont les situations et les personnages autour de moi qui étaient comiques, alors que j'étais plutôt ter dégradé dans l'histoire ! Donc en fait, je me rends compte que « Le retour du héros » est vraiment ma première comédie et que j'avais sans doute peur tout au long de ces années de cinéma de me frotter à ce registre. Il n'y a cependant aucun calcul de ma part : j'attendais juste un rôle comme celui d'Elisabeth Beaugrand pour dire oui...

De quelle manière le personnage vous apparaît-il à la lecture du scénario de Laurent Tirard et Grégoire Vigneron ?

J'ai de suite eu le sentiment de me retrouver dans « Les mariés de l'An II » ! Une de ces comédies d'aventures où les personnages se haïssent parce qu'ils s'aiment trop, sans savoir comment se le dire. Il y avait dès le départ ce ping-pong dans le texte, un « j'te cherche, j'te trouve, j'te fais du mal, j't'aime » ! Une sorte de jeu amoureux à la Feydeau, fou et fun à pratiquer. Ce qui m'a frappé également, c'est le débit de parole d'Elisabeth : je parle très vite dans la vie et là j'ai découvert un personnage qui dégageait exactement la même énergie ! Je suis tombée immédiatement amoureuse de cette jeune femme, à la fois complètement folle et forte à la fois, en me disant que cette fois j'allais peut-être arriver à jouer la comédie tout en m'amusant... C'est un rôle absolument dément à défendre.

Ce qui est intéressant avec Elisabeth, c'est qu'au-delà de son côté comique, elle défend un positionnement social de la femme vis-à-vis de la société très machiste du début du 19e siècle. Elle est féministe avant même que cette notion n'existe sans doute !

Absolument et elle affirme clairement ses positions dans le film en disant les choses. Je suis toujours attirée par les rôles de femmes ayant des convictions et du caractère... Je ne crois pas d'ailleurs avoir joué un personnage de victime qui subit les choses : j'ai choisi des personnages de femmes qui ne se laissent pas faire. C'est une de mes peurs quand je prépare un film : partir de rien, composer un rôle. Je cherche toujours des éléments qui vont m'aider à être naturelle dans le jeu et dans les comédies que l'on avait pu me proposer avant celle-ci, l'histoire me semblait trop folle ou trop drôle peut-être pour que je sois capable de tomber pile dans le rythme, sur la bonne réplique, celle qui repose entièrement sur vous en tant que comédienne. Là, Elisabeth est en effet féministe avant l'heure, elle sait se défendre seule, c'est une artiste à sa manière et elle est drôle sans vouloir l'être...

Parlons de l'aspect physique du rôle : il y a des scènes où vous avez dû vous jeter à l'eau, (au propre comme au figuré !), en suivant par exemple ce rythme fou de la comédie dont vous parliez... C'est épuisant non ?

Ah oui, on peut le dire ! Je me souviens du premier jour de tournage, avec la scène où Elisabeth reconnaît Neuville qui arrive en diligence, vêtu de haillons et la barbe hirsute... Il y avait énormément de texte à dire ! Je me disais : « je joue la scène que l'on recommence pas mal de fois et c'est là où je me rends compte que c'est très physique : il faut que je coure, que je tombe, que j'attrape Jean, que je sois presque hystérique... Alors je connaissais le scénario par cœur, j'avais préparé les choses très sérieusement un mois avant mais là, devoir faire et refaire les prises dans le souffle, le mouvement et ce débit de parole ça m'a épuisée. Quand Laurent a dit « Coupez » à 17 heures, je suis allée me coucher... Ça ne m'était jamais arrivé : je suis inépuisable, jamais fatiguée... Là, je suis entrée dans ma chambre, je me suis allongée et je ne suis pas sortie du lit ! Le lendemain, je me souviens avoir dit à Jean : « mais c'est ça la comédie ? »... C'est-à-dire que vous ne pouvez même pas boire un verre de vin le soir au dîner ! Et Jean m'a répondu : « eh oui, bienvenue dans notre monde... »

Est-ce que la panoplie du personnage d'Elisabeth, ses robes, ses coiffures par exemple, ont participé au plaisir du rôle ?

Oui mais dès le départ avec Pierre-Jean Larroque le chef costumier, nous avions envie de ne surtout pas faire un défilé de mode avec Elisabeth. D'ailleurs dans le film, elle porte plusieurs fois la même robe... Quant aux coiffures, j'ai demandé des choses très simple. L'idée était de trouver le bon dosage : c'est un film d'époque chez des grands bourgeois mais cette femme ne rentre pas dans les codes de cette société. J'ajoute qu'au début du 19e, on ne se maquillait presque pas, au contraire de la fin de la monarchie où les visages étaient très poudrés, souvent en cachemire d'ailleurs ! Là, c'est le moment où l'on prend conscience de l'importance de se laver, de prendre des bains. Comme une envie de pureté... C'était agréable de ne pas avoir des heures de préparation, d'autant que nous l'avons dit : les journées étaient déjà suffisamment longues et épuisantes ! Ah si, il y avait une chose de pénible : les corsets. Pas évident de bien respirer avec quand en plus vous devez dire des pages et des pages de texte...

Parlons de votre partenaire principal dans « Le retour du héros » : Jean Dujardin...

Jean est un acteur que j'admirais, que j'avais croisé mais que je ne connaissais pas. Dès le début de la première lecture il a été bienveillant et attentif ! Je me suis rendu compte que Jean était là pour moi, très rassurant, concentré. Tout cela s'est concentré dès le début du tournage : j'ai su que j'avais fait une de mes plus belles rencontres depuis que je fais ce métier... Jean a été un partenaire extraordinaire, qui ne m'a jamais laissée tomber, présent dans les moments où j'ai pu perdre confiance. C'est lui en fait qui m'a appris à faire de la comédie, à me surpasser et à m'inviter à me laisser aller à m'amuser avec lui... Il n'a cessé de me donner des conseils, sans jamais m'inquiéter et tout cela en nous marrant comme des gamins ! J'avais entendu dire que tourner

une comédie pouvait être fastidieux, parce que c'est un registre exigeant, précis. Alors c'est vrai mais sur le plateau, nous avons eu des fou-rires incroyables et j'ai aujourd'hui le sentiment d'avoir traversé ce tournage en compagnie du meilleur partenaire au monde. J'aime ce mec !

L'autre partenaire important de l'aventure, c'est votre metteur en scène, Laurent Tirard...

Je me rends compte qu'une carrière est faite de rencontre et de marques de confiance. La dernière fois où un réalisateur a cru en moi comme Laurent l'a fait, c'était Philippe Lioret. Tous les deux m'ont donné les moyens d'aller ailleurs, d'explorer autre chose. ... C'était un film lourd à fabriquer. J'ai vu Laurent très concentré sur sa mise en scène, avec la volonté de nous emmener là où il rêvait que nous allions... C'est un réalisateur intelligent et instinctif : quand il a perçu la connexion entre Jean et moi, il a compris qu'il devait aussi nous laisser nous amuser et il a accepté d'entendre certaines des choses que nous lui proposons. Cette confiance a rendu le tournage très heureux et agréable...

Au terme de cette aventure et donc de cette première comédie, avez-vous envie de vite recommencer ?

C'est en tout cas un exercice très addictif. Même après cette première journée épuisante, allongée sur mon lit, je regardais le plafond en me disant : « qu'est-ce que c'est bon ! ». Le cinéma d'auteur m'a rendue très heureuse durant toutes ces années. J'ai adoré tourner ces films pleine de dureté et d'émotion, où il faut aller puiser au plus profond de soi pour donner quelque chose de juste à la caméra... Au final, ça pèse un peu de porter toute ces douleurs. Il m'est arrivé de tomber malade après certains films... Là, j'ai terminé en me disant : « quand est-ce qu'on y retourne ? »



LISTE ARTISTIQUE

Elisabeth
Neuville
Pauline
Madame Beaugrand
Monsieur Beaugrand
Eugénie
Nicolas Bonvallet
Général Mortier-Duplessi
Monsieur Dunoyer
Monsieur Loiseau

Mélanie Laurent
Jean Dujardin
Noémie Merlant
Evelyne Buyle
Christian Bujéau
Fabienne Galula
Christophe Montenez
Féodor Atkine
Laurent Bateau
Jean-Michel Lahmi

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur
Scénario

Laurent Tirard
Laurent Tirard
Grégoire Vigneron

Producteurs

JD PROD
LES FILMS SUR MESURE

Directeur de production
Directrice de casting rôles
Directeur de la photographie
Chef opérateur du son
Créateur de costumes
Chef décoratrice

Patrice Arrat
Julie David
Guillaume Schiffman
Eric Devulder
Pierre-Jean Larroque
Françoise Dupertuis



